

La personne et la théorie du genre ou le mélange des genres

par JEAN-MARC TRIGEAUD (*)

La théorie du genre a raison. Mais on ne l'a pas attendue pour le savoir. Bien des enfants se déterminent sous la pression de leur milieu environnant et de leur famille qui vont en faire ce qu'ils espéraient d'eux. Et des conduites de vie qui développent l'esprit inspirateur de ce milieu qui les imprègne de son *éthos* confirment que l'acte psychologique d'un choix est si puissant qu'il est de nature à modifier leur corps lui-même comme l'ensemble des comportements qui en sont issus. Telle est à l'âge plus adulte la portée du mythe de George Sand et de Chopin. Helen Deutsch, notamment, a écrit sur ce point des pages mémorables (v. déjà notre texte « Du juste au féminin », dans notre ouvrage *Persona*, Genova, Filosofia Oggi, 1990, *in fine* ; et en version espagnole in *Persona y Derecho*, 1996 (n°34), p. 201-275). Mais le phénomène de ces transformations destinées à répondre à des appels du groupe n'est pas toujours souhaitable, ni moralement, ni humainement ; car voilà qui assure des reproductions de rôles douteux, des conformités affligeantes ou des mimétismes navrants, tant que le sujet n'a rien maîtrisé ni assumé psychologiquement et intellectuellement de l'ascendant qui s'est exercé sur lui. D'où la littérature que l'on sait (Roger Martin du Gard, Romain Rolland, Sartre, jadis...), mais curieusement congédiée des vitrines des libraires et délaissée des rayons des bibliothèques, sur les fabrications sociologiques d'hégémonies et de classes ; mais d'où aussi une autre littérature, moins à thèse mais pareillement discriminée, qui n'a de cesse, plus intimement et métaphysiquement, de décrire les tourments souvent tragiques de la conscience solitaire qui se débat contre les tyrannies ou intimidations surnoisées de vraies meutes sociales ; et sont ici alors particulièrement visées les familles vantant leurs liens avides et menaçant de leurs foudres généalogiques et endogamiques la valeur supposée dépréciable des individus qui les composent. (Dostoïevski, Gide, Estaunié, Mauriac, Mishima). Mieux vaut alors demeurer dans les cadres de référence d'une culture littéraire déjà ancienne et donc « classique », car chacun saura interpréter à travers elle les exemples permanents de la réalité la plus factuelle d'aujourd'hui.

Mais sans doute la théorie dite du genre oublie-t-elle ainsi au cœur de la personne humaine sa liberté : la liberté de faire obstacle à de tels conditionnements et d'orienter vers ce qui s'oppose le plus à eux, comme en sont témoins tant de destins notamment de penseurs, de créateurs et d'artistes, qui ne se sont affirmés précisément qu'en une sorte de contradiction à tous degrés avec ce qui semblait devoir les contraindre. Et, plus en profondeur, peut-être feint-elle d'ignorer aussi, par pré-supposé positiviste cette fois, qui lui fait usurper les fonctions d'une critique de toute métaphysique, et c'est là la limite qui en marque au fond le caractère assez dérisoire, que *l'acte (intersubjectivement et praxéologiquement parlant) ne définit pas le sujet*, et qu'aucune confusion, malgré la néo-phénoménologie ambiante qui a largement faussé ici le sens d'une ontologie (et d'une théologie) de la personne (dans des perspectives au surplus prétendument chrétiennes en France), ne saurait sévir entre l'existence d'un individu et la pratique de ses faits et gestes extérieurs : *l'actus essendi* n'est nullement à comprendre autrement, en dépit des errements auxquels nous a habitués un langage qui procède d'un cartésianisme d'ailleurs mal maîtrisé et d'un husserlianisme « hors sujet » si l'on peut dire

sans jouer sur les mots ; l'actus ne désigne pas, en effet, un premier acte ou comportement intersubjectif et social ; il est inviscéré et individué dans toute « présence » vivante qui se manifeste (marcellienement, dirons-nous) dans sa concrétude et son empiricité existentielles, et il constitue le centre d'inhérence d'une liberté qui ne signifie aucunement le pouvoir de se soustraire à sa structure d'existence reçue et qui précède ainsi forcément tout fonctionnement d'un simple libre-arbitre volontaire et moral (v. notre ouvrage *Personne, Droit et Existence*, Bière, 2009, et nos critiques anciennes de Paul Ricoeur, dès notre *Métaphysique et éthique*, et plus implicitement de M. Jean-Luc Marion dont nous visons l'école à travers les allusions précédentes et très directement *in initio* dans ce dernier livre).

Voici un enfant né apparemment seul, dans une liberté hypothétique, bien que placé en une dépendance, évidemment, qui le rattache à sa mère qui vient de le porter au monde et au moins à celui qui l'a initialement conçu avec elle. Pas de système avunculaire, comme le décrivait l'anthropologue des guyaquil ou des mong ; ce dernier est bien le père et non de l'oncle, et de toutes façons cela ne changerait rien à la question. L'on s'empresse donc autour de cet enfant, on s'en occupe de toutes parts avec fébrilité. Il en a besoin. Il ne vivrait pas plus longtemps s'il n'en allait pas ainsi. Or l'entourage le perçoit et l'identifie comme masculin ou féminin, ce qui remonte d'ailleurs bien plus loin qu'au moment où il est proprement né, et ce qui peut avoir accompagné déjà sa conception et sa gestation. Ainsi *c'est l'entourage*, soutiennent les tenants de la conception du genre, *qui lui assignerait, par conditionnement actif, son pseudo-être sexuel* ; et il refléterait ce mode d'être sexualisé passivement et de manière progressivement consciente en vue d'en assumer les modalités et conséquences et d'en prolonger les répercussions même les plus intimes dans la contexture de son corps et à travers ses mouvements extérieurs et sociaux. Mais telle est bien l'énormité du sophisme ou de la pétition de principe, qui provient au fond, dans cet ordre de préoccupation, comme en tant d'autres domaines de réflexion improvisés ou raccourcis, d'un inquiétant *amalgame entre l'objectif et le subjectif* et d'une incapacité à fournir à la raison un critère d'intelligibilité univoque.

C'est ce qui vise aussi bien, ouvrons la parenthèse, des débats imaginaires que notre collègue civiliste Mme Muriel Fabre-Magnan dénonce à juste titre, entre « liberté » et « dignité », entre droits de l'homme et autonomie personnelle, à propos d'une décision purement contingente de la cour européenne des droits de l'homme (CEDH) rendue à propos d'actes sadiques consentis par la victime féminine de pratiques sexuelles à plusieurs partenaires ; si la cour estime, en effet, que le consentement de la victime exprime sa dignité qui marquerait une limite aux droits que lui reconnaît la déclaration protectrice, – comme si la dignité sous-jacente à ces droits n'était pas objectivement supérieure à sa variante d'interprétation subjective, comme si l'universalisable ne devait pas l'emporter sur l'anormalité empirique individuelle – , cette décision de la juridiction européenne ne remet aucunement en cause le sens obvie des conventions relatives à une identité du sujet porteur de droits protégé dans sa liberté, en ce qu'elle possède bien sûr d'universalisable abstraitement et transcendentalement, et à condition de la comprendre, objectivement et ontologiquement, comme la caractéristique ontologique de sa dignité éthique, ce qui ne préjuge d'aucun aristotélisme, thomisme ou kantisme ou hégélianisme, mais évacue toute phénoménologie subjectivisante dont l'idéologie n'a jamais pénétré dans les textes protecteurs des DH. Il est donc sans conséquence qu'un juge ici et là, à un moment contingent d'une histoire en devenir, commette quant à lui une telle confusion, ultérieurement redressable, comme il est déjà arrivé, en matière de voile islamique, quand le magistrat européen interpréta imprudemment le vêtement en référence à une religion dont il n'avait ni la compétence ni le droit de se faire juge comme l'instrumentiste au fond qui risque de méconnaître la partition et de déborder lui-même de son rôle... Il est des livres, disait Rabelais, mais il est des livres que l'on écrit sur les

livres, puis sur ces livres eux-mêmes... Le délire subjectiviste est humain, qui s'égaré parfois en dehors de l'assise originelle de toute pensée.

Revenons-en à cet enfant. Pourquoi donc la perception que l'on a de lui serait-elle donc forcément subjective, fruit d'une projection ou fonction de besoins ou d'attitudes intéressées (culturelles ou économiques) et non mue par une idée de l'être en sa radicale objectivité intentionnellement saisissable pas l'esprit, en « constituant » de notre mentalité commune et *a priori*, sans le moindre substrat conventionnel ou contingent ? Pourquoi nos représentations ne seraient-elles pas à leur tour suscitées en nous pas *l'idée même de l'être* dont nous ne décidons pas et qui est en soi déliée et affranchie de tout support mondain et factice et qui est eidétiquement (pour reprendre la terminologie du phénoménologue), celle, préconstituée et informative, qui nous relie à l'être donné tel qu'il s'impose avant même que nous ne nous efforcions d'en thématiser la signification, qui a prise sur nous, qui exerce sur nous sa « morsure » eut dit Marcel, et dont la lumière qui passe par nous mais ne vient pas de nous et nous éclaire ainsi sur une intelligibilité qui nous dépasse ; et nous retrouverions en l'occurrence chez le grand Rosmini, au XIXe, ces évidences transmises par une tradition platonicienne et augustinienne qui s'est attachée à prévenir la phénoménologie naissante du glissement mondanisant et relativisant de toute subjectivité transcendantale dans l'empirique et de toute information d'être dans *l'information pratique*.

Au fond, la théorie du genre n'est alors que l'émissaire, peu argumenté il est vrai à ce plan ontologique, d'une vulgate phénoménologique contemporaine (de Ricoeur à Marion) que nous n'avons cessé de combattre au plan métaphysique de la personne (v. notre ouvrage *Personne, Droit..., op. cit., sup.*) et qui n'a pas toujours eu l'honnêteté de respecter ses sources en confondant époques et auteurs, et en noyant le vocabulaire lui-même dans les brumes d'une philologie germanique aveugle sur la sémantique des mots – on le vérifie pour la notion d'« acte » surtout en répercussion sur la liberté elle-même, puis, ce qui est inévitable, sur la personne ; et on le voit ensuite dans une théologie de la personne divine nourrie d'un néo-modalisme quasiment trithéiste un peu incertain, invoquant le langage affectivisé de l'amour ou du *pathos* des sujets pratiques, et dont l'utilisation complaisante obéit en réalité au seul souci de cautionner un *clash* des cultures ; c'est bien ainsi qu'il peut affirmer la réduction de toute religion à une religion significativement *politique*, puisque son sujet personnel et divin principal, divisé des autres (pas de même Dieu-Personne pour tous ni de religions possibles d'un même Livre analogique !), se présente au surplus comme un *acteur agissant et éthique* plus que comme un auteur substantiel ou une paternité ou une filiation ontologique.

Que l'enfant lui-même soit porté par un autre être que lui qui influe sur ses déterminations et expressions conscientes successives, qu'elles soient corporelles ou comportementales, est une chose. Que le milieu environnant, même lointain, y ajoute ses propres visées, est une autre chose voisine à considérer. Mais rien ne saurait ici gommer l'acte originaire de conception et de naissance comme acte de radicale création qui signifie un acte ontologique, l'acte même d'information d'une matière transmise et porteuse d'ailleurs d'une multiplicité d'éléments génétiquement reçus et de dépendance héréditaire ; or, *un tel acte confère le statut typiquement « personnel » et ontologique d'une liberté de n'être plus substantiellement, comme ne reposant que sur soi-même, que sous sa propre maîtrise ou domination*, quelles que soient les aides extérieures indispensables et quels que soient leurs conditionnements latéraux ; il ne s'agit pas d'un acte pratique, ou d'un acte décisionnel, de remise d'un relais à un nouveau sujet pratique comme sujet tenu de continuer la même course selon un schéma assigné d'avance, et comme s'il appartenait aux autres, et à quelque chaîne héréditaire ou dynastique ou clanique ou catégorielle, de ces mêmes « autres », de nous imprimer la destinée de leur choix, en pesant si fort sur notre liberté qu'ils la détruiraient et n'en feraient que la liberté de se soumettre peut-être même à un esclavage jugé utile à leurs

yeux. L'homme, l'enfant, pour social qu'il soit, naît libre et non, s'il faut aller chercher Jean-Jacques, « dans les chaînes », dans les fers, dans les « faisceaux » du groupe.

Rendre tributaire le sujet de ce groupe, d'une communauté, d'une histoire, pire d'une généalogie, d'un lien, d'une structure relationnelle, c'est donc sans doute tomber dans le périphérisme ontologique d'une déviation vers l'élément second et simplement ontique et contingent, d'appartenance mais non d'être : telles sont pourtant les maladies récurrentes de style collectiviste ou fascisant, au sens propre du mot, de l'attachement exclusif *au lien ou à l'intersubjectif* ; telle est la tyrannie du « vivre ensemble » contemporain qui, sous prétexte sécuritaire que l'on peut admettre du point de vue d'un intérêt public minimum, flatte ce que Marcel nommait (au sortir des grands « camps » de prisonniers ou de déportation de la dernière guerre mondiale) le complexe de l'homme de « la baraque ». Le risque de toutes ces tendances est de masquer une liberté radicale qui désigne la personne. La personne qui ne dépend de rien d'autre que d'elle-même, de *ce qu'elle est*, de ce qu'aucune volonté ou programmation génétique n'a pu déterminer dans son fondement ou dans sa structure, de ce qui relève de l'être et non du phénomène, et qu'elle a la liberté d'accomplir, ou de *faire être*, comme elle l'entend.

La théorie du genre ne serait pas ainsi vraiment fautive si elle acceptait de prendre le prolongement des considérations les plus anciennes d'une culture qui a déjà enseigné ce qu'elle soutient, mais en l'élaborant plus conceptuellement sous la forme d'un savoir plus conforme aux canons des sciences humaines actuelles, et sans extrapoler hâtivement et par généralisation abusive à partir des données de sciences positives neuro-biologiques par exemple. Mais son défaut est justement, d'abord de s'affranchir de telles sciences humaines (anthropologie, ethnologie, sociologie, psychologie, psychanalyse) et de leurs protocoles rigoureusement épistémologiques qui ne postulaient nécessairement aucun scientisme séparatiste d'un point de vue métaphysique, et, faute d'être éclairés dans leur domaine, d'exploiter ensuite le savoir des sciences de nature plus médicales sans le moindre contrôle épistémologique non plus, déviant empiriquement le psychisme vers l'analyse de faits seconds. Dès lors, la psychologie émanant de telles sciences, si elle exclut celle adossée à un savoir de sciences humaines et philosophique, est déjà problématique, et il ne faut pas s'étonner que la sociologie de médecins et neurologues, et a fortiori leur métaphysique et éthique, alors même qu'ils dogmatisent sur le refus de les reconnaître et n'ont aucune lueur de connaissance dans leur champ, aboutissent à des simplifications naïves mais qui prennent sur une opinion ralliée à des lobbies plus volontiers politiques ou de pur pouvoir (dans l'aire significative, par exemple, de l'industrie et du commerce pharmaceutique ou des grands magazines de presse achetés et financés par eux) et qui ont perdu en tout cas tout sens d'une vérité objective. Mais le plus grave tient au *débordement de compétence* commis par tous ceux qui, ici comme ailleurs, ne craignent pas, d'un côté de se reconnaître « non sachants », et, d'affirmer, de l'autre, des jugements souvent emphatiques et à portée philosophique et morale.

Une neuro-biologiste de l'Institut Pasteur (le dr Catherine Vidal) porte témoignage ainsi des orientations qui se dessineraient comme de vrais faits vérifiables ; le cerveau de l'enfant comporte évidemment des millions de neurones qui ne fonctionnent qu'en réaction aux influences reçues ou en connexion avec ces influences ; nous n'en doutons pas ; chacun en a bien culturellement l'intuition, la création culturelle en témoigne depuis Euripide, Shakespeare et Racine, à défaut de l'avoir enregistré dans un tube à essai et répertorié dans des résultats discursifs d'analyse ! Mais la matière n'est pas la forme, le moyen n'est pas la fin, l'instrument n'est pas la cause, l'agi n'est pas l'actif, ce qui touche la partie modale n'est pas ce qui ce qui meut au surplus le tout substantiel ; la zone du phénomène n'est pas celle de l'être ; la chose étendue n'est pas la chose cogitative ou pensante ; et enfin le domaine de la

subjectivité du bébé ou de l'opinion, n'est pas le domaine de l'objectivité scientifique, ou plutôt le domaine de la subjectivité-objective des sciences n'est pas celui de *l'objectivité radicale du jugement d'existence* ; et c'est tout de même autre chose d'avancer imprudemment que le *fait* est le *réel*, que ce fait qui « a de l'être » et en participe s'y réduit, qu'il est l'être métaphysique tout entier suspendu aux déterminations extérieures. Chacun dans la maison qu'il habite y projette le monde qui devient *son* monde. Mais le fait neuro-biologique est *le fait d'un réel qui le dépasse et échappe à son observation, et ce réel même est à son tour dépassé par l'être* dont notre esprit métaphysique nous procure « intentionnellement » l'intuition, celle qui nous fait vivre, celle qui soutient toutes les activités de notre raison pratique et même scientifique, mais qui reste endormie au fond de notre conscience et qu'il importe à la baguette du philosophe du droit de rappeler à l'état vigile. Il s'apercevra alors que ce sont ces savoirs dits pratiques et scientifiques qui dorment et songent, quand, ayant refoulé le vrai savoir des profondeurs, ils se prennent pour lui et rêvent sur des manifestations de la vie dont l'homme du commun n'est pourtant pas dupe, parce que sa raison le protège spontanément contre les formes d'orgueil de ses utilisations hasardeuses et n'a pas introduit dans sa pensée le doute sur l'existence, et sur le mauvais usage qu'il peut faire de sa liberté, et ne lui a pas suggéré non plus de refaire lucifériennement cette existence à sa dimension.

Toute pensée ne commence que par l'adhésion à l'immédiat de l'objectivité univoque. L'y soustraire par prétention de l'esprit ou illusion de rattachements aux prismes d'interprétation de savoirs seconds, c'est d'emblée basculer dans la « non pensée », l'irréfléchi ou l'idéologie du « déjà pensé », mais *à moitié* pensé ; on n'accède pas à la pensée du tout par la pensée déclarée auto-suffisante de la partie ; mais combien de temps et d'énergie ne s'épargnerait-on pas, combien de faux débats et d'enlisements collectifs, dans les bavardages de pensées mutilées et fractionnaires, n'éviterait-on pas, si l'on voulait bien admettre *un ordre de l'être qui impose d'abord un ordre des savoirs, et ensuite un ordre des représentants de ces savoirs* dans leur prise de parole face à l'endigement nécessaire, non pas, comme « on » le dit, des individus (car le sens est à conserver éminemment de la liberté ontologique des personnes), mais *des subjectivités* : or, la première puissance subjective identifiable est bien celle, platonicienne, de la « raison raisonnable », comme le commente Lalande, qui cesse de s'inféoder à l'esprit et s'attache obscurément à l'opinion issue des apparences, et la transforme en persuasion auto-centrée de groupe, ce que cette opinion n'est pas forcément à l'origine (passant donc de *doxa* à *pistis*).

Ainsi la théorie du genre comme l'ensemble des explications données par généticiens (pr Axel Kahn : voir notre précédent article dans cette même revue) ou neuro-biologistes prônant la notion de genre dans son renvoi à celle de liberté sous influence, ne sont-elles rien d'autre que l'expression conceptualisée d'une philosophie inexplicite, mais au fond totalement inconsciente à travers ses acteurs : elles ne traduisent au fond, et assez typiquement chez de grands savants, mais déviés de leur champ épistémologique par leur subjectivité, que de simples indémontrés ou de pures « croyances » politiques et sociales.

La critique engagée par la philosophe américaine Judith Butler dénonçant les effets psychiquement pervers des normes dans la genèse des concepts essentialisants d'identité s'expose elle-même à une double contradiction qui prolonge de tels griefs. D'une part, les normes qu'elle invoque, et dont le sous-bassement est après tout supposé par elle conventionnel et nominaliste, se présentent comme des *artificialia* qui ne sauraient emprunter la stabilité ontologique d'une substance, ce qui en réduit d'emblée la portée – si tant est d'ailleurs que de telles normes existent et constituent une référence crédible, car elles ne sont souvent que des inventions de théoriciens sociologues partisans d'une conception néo-contractualiste devenue quelque peu mythique, et dont les anthropologues de terrain

chercheraient en vain les traces ou les vestiges à travers la multiplicité des rites sociaux ; quant à la loi de droit civil, elle prend acte d'une cause de nature qui la meut plutôt que d'introduire une prescription de comportement empreinte d'un dogme essentialiste à accepter, elle est *ratio iuris*, instrument de transmission d'un droit qu'elle ne détermine, faut-il le rappeler aux sociologues, ni dans son contenu, dans ses régulations, des régulations qui ne signifient nullement une orientation imposée mais qui indiquent une règle au sens de mesure d'équilibre entre des tendances manifestées par l'expérience sociale ; des normes au sens précédent ne surgissent pas nécessairement comme on le prétend à l'intérieur de cette expérience ; le point de vue de la norme préjuge d'autant plus d'une société qui n'a guère de réalité en dehors d'une imagination d'école. Ainsi, c'est sur un fondement artificiellement monté que l'on accuse des effets de produire un résultat *a priori* contestable ; mais la subjectivisation reprochée à la construction mentale de l'enfant-victime qui élabore sa conduite sexuelle selon ces référentiels est alors *tributaire du subjectivisme de l'interprète lui-même*, car il écarte sans raison l'idée que la norme alléguée ait pu tout simplement refléter un donné d'être perçu par la mentalité collective dans sa portée métaphysicienne ; et il préjuge donc d'un ordre des termes qui part de son esprit d'interprète, ou de l'esprit pareillement subjectif du groupe, pour ne se diriger qu'en dernier lieu vers un réel qu'il a entièrement préconçu ; ce qui est aussi négliger la notion d'une objectivité inhérente à ce que Duguit, Durkheim, Gurvitch ou Miguel Reale ont appelé un *fait-valeur*, porteur d'une signification axiologique d'ancrage non factuel.

D'autre part, un renversement de logique ressort de cette démonstration, qui s'opère comme à l'envers ; il permet de retrouver l'argumentation spécieuse du sophisme éternel qui vante le néant dans son antériorité à l'être afin de ne voir en celui-ci qu'une projection subjective de l'esprit générateur d'abstractions gratuites. C'est le sens de l'objection bergsonienne qui opposera qu'encore faut-il supposer l'être, lequel peut dès lors se conjuguer au futur antérieur, comme ayant été possible et avéré, si l'on passe au registre qui le nie, afin d'avancer l'idée d'un néant qui n'est, en toute rigueur, que sa négation par dédoublement, et qui ne cessera d'être au fond, comme y insistait Jean Wahl, que le second visage de l'être à la fatalité duquel cède toute pensée. Comme dans la démarche nietzschéenne, cet être, à l'aspect de valeur contraignante, qui serait le grand responsable d'avoir suscité dans les consciences, puis dans les comportements, des essences de sa composition factice, et qui autoriserait à dissoudre la prétendue identité des sexes qui serait tout aussi « volatile » qu'une « fumée » (on connaît la métaphore du *Gai Savoir* et d'*Aurore*), aurait cependant l'utilité d'ordonner la société selon les intérêts qu'il lui conviendrait de faire siens, et cet utilitarisme d'une entité de néant pourrait dès lors s'adapter à « n'importe quel contenu » proposé par elle en vue de sa pure et simple conservation, normativisant et imputant, d'une certaine manière logique et formaliste, dans le vide (on n'est pas loin de la théorie kelsénienne définissant le processus de *Zurechnung* et de *Geltung*).

Mais comment ne pas admettre en même temps que le langage utilisé est un langage de substitution ontologique et que tout ce qui est présenté comme un *être contingent* est paré des qualités d'un *être nécessaire*, et qu'à force de vouloir discréditer, sous prétexte de subjectivisme, le point de vue interprétatif, l'on redécouvre en lui ce que l'on entendait repousser du point de vue de la chose objectivement soumise à l'interprétation et dont la structure intime résiste à toute réduction conventionnelle. La valeur de l'être est ainsi plutôt déplacée que niée, et l'embarras de son maintien aboutit à un enseignement contradictoirement inversé où tout se passe, s'agissant des sexes, comme si l'identité de leur négation dans l'être était elle-même ontologique, mais du plus discutabile ontologisme qui soit, en vertu de celui qui affirme l'identité *avant l'altérité*, c'est-à-dire, contrairement à l'argument célèbre du *Sophiste*, qui place le *même* avant le *différent*, car le différent l'insupporte, et qui, de façon génériciste, substitue le genre à l'universel, lequel comprend

tous les genres différents à la fois. La tyrannie du genre indifférencié relève d'une discrimination ontologique qui éradique l'altérité de l'être pour pencher vers une autre conception, mais, non vers la conception de la contingence de cet être, comme elle semblerait y incliner : vers la conception plutôt d'un être générique et uniforme où tout se confond, vers l'être d'une aliénation dont pourtant délivre toute métaphysique, comme le démontre encore Platon dans le *Parménide*, si la métaphysique combat l'esprit d'ostracisme et signifie l'universel et ses différences au-delà des genres.

Tels sont donc les paradoxes qui prolifèrent à l'infini de ces positions soudainement acharnées, mais dont on saisit mieux les motivations irrationnelles et les enjeux peu visibles. La théorie du genre qui ne repose que sur un segment d'observations déjà formulées, mais aussitôt relativisées dans leur portée en présence d'autres éléments, ne s'érige véritablement en théorie qu'en s'appliquant à absolutiser ses seules données de référence et à établir tout autour d'elles un système du monde qui passe volontiers par des considérations métaphysiques implicites sur l'être et l'agir, substituant au passage le second au premier, ce qui s'appelle *un nihilisme*. Comme telle, au fond, elle n'est pas nouvelle. Ce qui l'est peut-être, c'est qu'elle prend l'aspect de la science, c'est qu'elle usurpe sa compétence pour s'immiscer sous ses couleurs dans un débat où elle profite d'une confusion d'ensemble des points de repères, des nomenclatures, des mots, de leur sens, et des degrés d'abstraction. Une confusion qui permet à chacun de quitter sans ambages sa discipline, mais d'avancer ingénument sous son couvert dans un autre champ que le sien, de s'improviser pourquoi pas dans le domaine philosophique après l'avoir décrié, d'ironiser même, comme si c'était la marque de la plus haute exigence de la pensée, sur l'idée d'un critère objectif de vérité ou de valeur, afin d'affubler d'atours pseudo-scientifiques des opinions ou plutôt des croyances tenaces et souvent malheureusement asservies à quelque lobbie de milieu corporatiste et social, catégoriel et productif. Tel est le scénario extra-universitaire et extra-académique d'une philosophie du « bien vivre », d'essence adialectique et compromissionnelle, dont sont souvent avides universitaires juristes et médecins fascinés par d'autres savoirs, ce qui participe d'une démythification de la science que l'on préfère ludique et festive en préférant y associer symboliquement le « politique », puis le cortège des symboles qui traduisent la légitimation bourgeoise de toutes les complaisances à des intérêts très particularisés. Décomposition du débat où chacun affichera le masque de l'ambiguïté et où se jouera une sorte de prostitution sacrée qui fera de l'impossibilité d'une vérité univoque et objective le fétiche d'un même club déresponsabilisant les uns et les autres dans leur action participative. Culture générale, avez-vous dit ? *Paideia* ou *euboulia*, préoccupées du langage et des attentes de la tribu ? Le croyez-vous vraiment ? Ou caricature de salons décadents et pétroniens où s'exerceront jusqu'à la fin temps, semblerait-il, l'odieux chantage qu'exerce sur les peuples des intelligences tout simplement corrompues et avides de pouvoir.

Ce mélange caractéristique, la science ne saurait en tout cas l'admettre. Et aucune culture « générale » ne saurait non plus l'accréditer, qui cultive précisément la *generalis forma* des savoirs (Valéry des *Variétés*, après Aristote – voir le remarquable essai de Pierre Aubenque sur son ontologie) sans certes les pénétrer de l'intérieur, mais en en coordonnant la forme de manière à en assurer la convergence vers un objet connu par son universalisation virtuelle. Si la science supporte le monde pratique qui a humiennement besoin de croyances, son monde proscrit les équivoques d'interrogations prétendument philosophiques qui refusent de révéler leurs définitions, leurs critères, leurs étalons de jugement, et qui n'entendent satisfaire aucune exigence de vérité ni aucune visée publique ou sociale réelle. Non parce qu'ils seraient contestables ou susceptibles d'avis partagés. Mais parce que portés par des croyances utiles à des pouvoirs sociaux et politiques fragmentaires, et sous l'alibi de quelques sciences limitées auxquelles s'ajouterait imprudemment un droit plus technique, cette

démarche interrogative est tout simplement dépourvue de telles définitions, de tels critères, de tels étalons, de leur connaissance,... et même du désir d'y accéder. Elle produit alors une ombre épaisse qui voile la lumière de l'élémentaire personnel ou d'un sujet dont la dignité juridiquement protégée tient à la liberté de ne dépendre que de soi dans le respect objectif de sa structure ontologique ; une telle structure est, en effet, celle qu'il a reçue du mouvement de la vie, en refusant l'onirisme idéologique qui l'en détourne, et en récusant le dogme du genre et la scolastique qui lui est dévouée. L'ombre dénoncée n'est pas ainsi l'ombre d'une demie-obscurité, mais celle d'une obscurité entière ; elle est bien l'ombre arrogante et suffisante de la mauvaise foi, déniait tout éclairage extérieur ; et, au fond de la caverne, à l'ouverture désormais close, ayant occulté la représentation même lointaine d'un modèle ou archétype original, elle n'a d'autre absolu qu'elle-même ou le *mélange des genres* qui lui permet seul d'exister.

(*) *Academico corrispondente*